

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 20

Artikel: Les cheveux blancs
Autor: Cervières, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MIEUX, MAIS MOINS

LES fêtes ne manquent pas. Cette semaine ou plutôt demain, dimanche, à Lausanne, nous aurons la fête du groupe des corps de musique de l'Est du canton ; ça se passera sur l'esplanade de Montbenon. Le soir, ce sera une grande fête vénitienne, à Ouchy, organisée à l'occasion de la visite des hôteliers américains. Pendant ce temps, à la Cathédrale, la Philharmonique de Berlin donnera un concert, où il y aura sûrement foule, en dépit de la concurrence. Au mois de juillet, ce sera, à Beaulieu, la Fête cantonale de gymnastique et déjà la ville s'apprête à se parer de ses plus beaux atours.

Vous voyez qu'on n'aura guère le temps de s'ennuyer, à Lausanne. Nous n'avons pas un moment. Fêtes et divertissements de tous genres abondent.

Et, pendant ce temps, il est des gens qui maugréent contre cette soif excessive de plaisir et de distractions qui s'est emparée de la population, « pour le plus grand dam de celle-ci », disent-ils.

« Rire est le propre de l'homme » a dit, de son côté, un auteur. C'est donc que l'homme est, de nature, un être gai, auquel il faut justement du plaisir et des distractions. Rappelez-vous le *panem et circenses* des anciens Romains. Le pain, heureusement, ne nous manque pas davantage pour le moment, que les occasions de plaisir.

Certes, nous ne voulons pas jouer les trouble-fête, les empêcheurs de danser en rond, mais nous estimons qu'elles n'ont pas tout-à-fait tort les personnes qui trouvent qu'il y a trop de fêtes et que la réussite et l'attrait de celles-ci auraient même tout à gagner à être un peu plus espacées et peut-être aussi un peu plus modestes. On se rassasie plus tôt du plaisir que du travail ; on s'y fatigue de même davantage. Et puis, il y a le lendemain, le gousset vide et les cheveux en hérission. Après quelques jours de fête, on a plus ou moins de peine à reprendre l'ornière, le bon sillon de tous les jours. Ça grince, tout d'abord ; c'est pénible. Ça gâte un peu le souvenir du plaisir que l'on a eu.

Il n'est petite société qui ne veuille avoir sa fête et, souvent, l'importance que prend la fête dépasse celle de la société. C'est la caisse qui comble la différence.

Amusons-nous mieux, si vous voulez, mais moins fréquemment. Pourquoi les sociétés ne céderaient-elles pas, par exemple, qu'elles ne célébreront leur fête que tous les deux ans et non tous les ans. Et l'on établirait aisément une alternance, afin que les fêtes des diverses sociétés n'eussent pas lieu toutes la même année. Une première année, ce seraient telles et telles sociétés ; la suivante, ce seraient telles et telles autres. On réduirait ainsi de moitié le nombre des fêtes et réjouissances et personne ne s'en porterait plus mal, au contraire.

I. M.

Apparemment. — Pardon, monsieur, disait une dame à un libraire, je voudrais un livre un peu historique, surtout pas de romans immoraux.

— Voulez-vous « Les derniers jours de Pompéi » ?
— De quoi est-il mort ?
— D'une éruption, je crois.

Naturellement. — Un employé d'administration, chez son médecin :

— Toujours des insomnies, jeune homme ?
— Oui, docteur ! c'est surtout au bureau que j'en souffre.



BORBOLIOT ET SA PÉTSE

BORBOLIOT était on pécheu que pétseve et qu'attrapave pas tant soveint dâi pesson. Lâi a dâi pécheu dinse. L'è pas lào fauna, l'è cliaque âi pesson que n'étant jamé iô Borboliot l'ire. Quand pétseve ein amont dein lo riô, là trâite (truite) l'étant ein avau. Quand pétseve ein avau, ne sé pas quemet là trâite sè maufiavânt, mâ on lè vayâi tote per amont. Sé maufieu pas se lo sè télégraphiivânt, mâ l'è dinse. On oiâi dein l'iguie onna brison que cein voliâve à dere : « Tsouyi-vo ! lâi a Borboliot que l'è âo moulin ! Ao bin que l'è vè lo mécanique ! âo bin vè lo grand got dâo bou ! » Et vaitcé lè trâite que partessant âo pas de corsa, que passâvant quemet l'ouira io étâi Borboliot, et pu via. Borboliot l'avâi bi coudhi accouilli sa bercllire decé, delé, lo petit chatset que sè peindâi à la cheintere, devant restâve adî vouâisu, que cein bourlâve noûtron coo. Cein vo fâ-te pas mau bin por li, dite-mè vâi ora ?

Lâi a tot parâi on coup que Borboliot l'a zu onna tchance dâo tonnerre. Vo vu cein contâ. L'a fé onna pétse que se l'avâi vicu âo temps de la Biblia, lè dzein l'arant de que l'étâi on merâcllio. Vaitcé l'affère.

Borboliot s'einbantse onna demeinde la vèprâ dein lo boû, avau lo riô, avoué sa bercllire, son chatset à la cheintere devant li. Dâo trâi bons fonds lo sédyant po sè fotre de li, mâ Borboliot cein lâi fasâi rein. L'arveve vè lo got de la Babine et hardi ! Tserdze son'hameçon, accouît sa bercllire, l'atteind 'na petite vouarba de temps et pu... l'è ice que lo merâcllio coumeince... iè tré de l'iguie onna pucheinta trâite, onna tota verâtblia avoué dâi petit point rodzo, que l'è dan la marqua dâi boune. Et que l'avâi la tita galézameint llicin de la tiuva, quasu on pi. Quand vo dio que Borboliot ein étâi po tsesi dâo gros mau de la vère asse grantâ. L'è lè bons fonds que faisant onna mena, leu que vegnant po mourga. Dan la bete dein son chatset sein la tyâ po que sâi pllie fraitse, retserdze. On coup de bercllire et pu... l'è la suite dâo merâcllio... vait-cé Borboliot que retré oncora onna trâite quemet l'autra. Seimblliâve mimameint à Borboliot que l'étâi pe grôcha. Et lè moquéant desant pe rein. Vito la trâite dein lo chatset. Faut sè couâtî quand lo pesson moo. Hardi, Borboliot ! lance ta bercllire ! T'einlèvâi oncora onna trâite adî pe grôcha. Dein lo sat ! Et pu on'otra, et pu oncora iena ! Dein lo chatset, dein lo chatset ! Lè dzein desant :

— Tot parâi ! clli Borboliot ! quinta tchance.

Et Borboliot s'è peinsâve :

— Su tsesâ su onna nitta dâo diâbllio. L'è onna mine de pesson.

Et lâi tré onna satiême, et pu la houit n'è pas bin llicin ! A-te que la nâo ! Et pu la d'hi ! La onze ! No vaitcé à la dozanna ! Dein lo chatset ! Sein lè tyâ que restant fraitse !

Mâ Borboliot voliâve pas prendre tot lo pes-

son ein on iâdzo et quand l'a zu prâi la treizième ie fâ dinse à n'on vesin :

— Ein é prâo à doze. Vo baillo stasse !

Et lo pécheu l'è parti tot dzoïâo à l'ottô.

Mâ, quand Borboliot l'a voliu preindre sè pesson, ein a min trovâ. Lo chatset l'avâi on gros perte âo fond, et à l'avî que la trâite l'étâi dein lo chatset, châtôave pè clli perte dein l'iguie.

Et Borboliot l'avâi pétse la mimâ trâite treize coup à la felâie ! Marc à Louis.

LES CHEVEUX BLANCS

AH ! par exemple ; dit Mme Marsay. Elle était assise en élégant déshabillé rose, devant sa coiffeuse, et peignait ses beaux cheveux blancs. Sa main, arrêtée de saisissement dans son geste machinal, tenait encore le peigne d'écaille haut levé ; elle se regardait dans la glace, les yeux agrandis de surprise, la bouche entr'ouverte, et elle répéta :

— Ah ! par exemple !

La femme de chambre, occupée à passer des rubans dans les chemises de linon, releva la tête.

— Voyez-donc, Rose, dit Mme Marsay.

Elle tendait vers la femme de chambre sa jolie tête fine, à laquelle ses boucles blondes faisaient une auréole, et de son doigt fuselé, elle indiqua :

— Là !... là !... un cheveu blanc !

— Un cheveu blanc ! répéta la soubrette, qui jamais n'eût osé le reconnaître.

— Ah ! ah ! ah ! que c'est drôle ! fit Mme Marsay en riant.

Elle rejetait en arrière son torse souple. Ses épaules superbes étaient victorieusement leur nudité claire, et sous les saccades de son rire franc, elles se soulevaient, se creusaient des fossettes.

— Un cheveu blanc !... le premier cheveu blanc, dit Rose, riant à son tour.

Et comme M. Marsay entra, sa femme l'appela :

— Venez-voir, Jean, un cheveu blanc... J'ai un cheveu blanc.

M. Marsay vint à elle. C'était un homme d'une soixantaine d'années, très grand, à peine trop fort, souple et distingué. Les traits accusés, le teint brun, une courte barbe en pointe, lui faisaient une physionomie d'énergie sans faiblesse, qui eût été presque dure, sans les yeux d'un bleu clair lumineux.

Aujourd'hui, plusieurs fois millionnaire, il avait connu les débuts les plus durs et les plus humbles. La maison d'exportation qu'il dirigeait encore, il l'avait fondée, agrandie, consolidée par son seul travail, sa volonté tenace.

Vingt ans auparavant, débarrassé des premiers soucis matériels, il avait épousé Marise, orpheline qu'il adorait pour sa beauté, pour sa jeunesse. Elle avait dix-huit ans, elle était pauvre. Il avait hésité longtemps, non pas à cause de sa pauvreté, mais les vingt-deux ans qui les séparaient lui faisaient redouter l'avenir.

Elle l'adora. Aujourd'hui encore, elle n'avait que lui dans le cœur et dans la pensée : Jean ! un nom d'adoration qui lui montait du cœur aux lèvres, Jean !

Sans enfant, leur intimité était restée tendre comme aux premiers jours, pleine de gâteries et de puérilités. D'ailleurs, les années passaient sur elle sans l'atteindre presque. A trente-huit ans,

elle n'en paraissait pas trente. Et quand, parfois mettant près de la tête blonde de sa femme sa tête prématurément blanchie, M. Marsay disait, avec un peu de mélancolie :

— Que tu es jeune... de moi, ma chérie ! elle entourait de ses bras frais le cou de son mari et disait, avec des baisers :

— Tu es le plus jeune... le plus beau ! Jean, mon Jean, ma vie finira avec la tienne, ma jeunesse avec la tienne !

Mais elle se soignait, surveillait ses cheveux, son teint, sa coquetterie, sans cesse en éveil, animée toujours du même souci de lui plaire.

Et pourtant, aujourd'hui, elle montrait triomphalement un cheveu blanc, dans sa chevelure blonde.

— Regarde... regarde ! répétait-elle gaiement, seule avec lui, la femme de chambre les ayant laissés... Ah ! cette fois, je suis plus près de toi... Tiens, embrasse-le, le cheveu blanc de ta femme, et ne l'arrache pas surtout...

Elle tendait son front à son mari qui, amusé, y mit un baiser ; puis il dit, clignant les yeux, le lorgnon sur le nez :

— Attends... Attends... Oh ! ma chérie... en voilà un autre... j'en vois un autre.

Il se pencha, tira le long cheveu d'un beau blanc d'argent et en découvrit un autre... puis un autre...

— Ah ! quand ça commence, fit-il.

— Laisse-moi ! dit Mme Marsay, pâlie soudain.

Une seconde, elle eut la vision du déclin tout proche, le déclin de la femme plus rapide, plus misérable que celui de l'homme, et une telle douleur la traversa que ses larmes jaillirent.

Et tandis que M. Marsay, stupéfait de la voir en larmes, suppliait :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie... Je t'en prie, dis-moi ce que tu as ?

Elle s'abattit sur son épaule, hoquetant :

— Tu ne peux pas comprendre... non... non... mais c'était si amusant d'avoir un cheveu blanc. Seulement, tu en as trouvé six... alors... C'est si triste, si triste... *Paul Cervières.*

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » lance de nouveau un très beau et très riche numéro (No 851 du mercredi 5 mai) : 31 superbes gravures illustrent. Voici tout d'abord le portrait de M. Edmond Turrettini, le nouveau conseiller d'Etat genevois, puis viennent toute une série d'intéressantes actualités abondamment illustrées : Fête des camélias à Locarno, danses et chars fleuris ; Sechseläuten à Zurich, chars et groupes de costumes ; Fête des costumes nationaux, à la Foire de Bâle ; nouveau gymnase de la ville de Berne ; nouveau bâtiment de la Foire suisse de Bâle ; Athénée et salle des conférences à Genève. Une ravissante planche en couleurs montre des champignons (chanterelles) dans la nature et une autre illustration des morilles. Voici encore une belle gravure : Floraison printanière à Chardonne sur Vevey ; deux des panneaux décoratifs, le « Cervin » et le « Pont du Diable », peints par François Gos, pour le buffet de la gare de Berne.

UNE VISITE DE NAPOLEON III ET DE SON ÉPOUSE EUGENIE, A NEUCHÂTEL, EN 1865



N est obligé de reconnaître que la mode des rois et des empereurs est en décroissance et semble vouloir céder la place à la mode des républiques : c'est ce qui a eu lieu chez nous ; mais, tout en nous inclinant avec grâce devant nos légions de conducteurs terrestres qui ont pris la place de notre roi de Prusse dans sa principauté de Neuchâtel, il nous est permis de songer à ses pareils : car il y a eu, dans le ciel des puissants, bien des étoiles filantes et aussi bien des étoiles pâlies, dans l'attente de filer aussi.

C'est l'une de ces étoiles que, le 15 août 1865, la ville de Neuchâtel attendait dans un indescriptible émoi, l'un de ses hôtes ayant été prévenu de l'arrivée de Napoléon III accompagné de son épouse légitime, la belle Eugénie de Montijo et de sa suite.

Un courrier, précédant leurs Majestés était venu veiller à la réception du couple impérial, au retour de sa visite à Arenenberg, château qui avait appartenu à feu la reine Hortense.

Le train spécial, contenant l'hôte impérial et sa suite devait arriver en gare de Neuchâtel à 4 ½ heures de l'après-midi, mais à quatre heures, la route et les abords de la gare étaient déjà bondés de curieux.

La ville ne fit pas de réception en règle aux augustes visiteurs et les voitures qui devaient les conduire à l'hôtel Belle-Vue furent bientôt prêtes à se mettre en route : dans la première étaient installés Napoléon et l'impératrice ; celle-ci paraissant inquiète au sujet des voitures suivantes, s'avança pour demander au cocher :

— Peut-on être sûr des chevaux ?

— Autant que je le suis de moi-même, répondit-il.

Et, dans le même moment, il y eut un choc ; de grands cris d'effroi poussés par la foule et une voiture dont les chevaux s'étaient emportés aux coups de sifflet du chemin de fer, venait s'abîmer et renverser son contenu contre un tombereau chargé de pierres qui stationnait au bord de la route.

Des soins furent aussitôt donnés aux blessés et l'empereur avec sa femme assistèrent aux soins et lavage des blessés à la petite fontaine voisine du Collège des Terreaux, par les dévoués samaritains accourus aux premiers bruits de la catastrophe.

Puis, sur des brancards, les principales victimes furent transportées à l'hôtel Belle-Vue où l'on attendait autre chose que des personnes blessées et consternées.

On a raconté que l'un des porteurs, brave et compatissant vigneron qui, voyant le chagrin de l'impératrice dont l'ombrelle protégeait la blessée qu'il emportait, lui dit :

— Ne pleurez pas, Madame, il n'y aura rien que quelques « fractions » dans le corps !

L'une des plus mal arrangées des dames de la cour fut la princesse Murat qui, le visage tuméfié, meurtri, un œil dans le noir, ne cessait de demander, dans son angoisse si elle resterait ainsi. Fiancée au duc de Mouchy, elle tremblait à la pensée de ne plus lui plaire.

Une demoiselle Bouvet était aussi fortement contusionnée, de même que la comtesse de Montebello dont le mari arriva de Paris dès le lendemain.

Napoléon et sa femme, reconnaissants de se trouver sains et saufs, déployèrent un grand zèle envers les victimes de l'accident et firent venir de Paris deux célèbres chirurgiens.

Il était réservé à la femme de Napoléon une seconde grande émotion, celle d'un incendie qui éclata dans la ville la nuit même de son arrivée si tragique. Eyeillée par les sons du tocsin, elle se leva et, accompagnée de ses dames, elle voulut se rendre sur les lieux du sinistre, attirée par l'effrayante clarté que l'on voyait de l'hôtel où elle était descendue, par le bruit des cloches, les cornettes des pompiers et les cris de la foule.

Les secours furent abondants et parmi les pompes accourues se trouva celle de Cudrefin pour laquelle traverser le lac n'avait été qu'un jeu.

Lorsque le sinistre se trouva vaincu, un sous-officier de pompiers, voyant l'impératrice seule, s'avança pour se mettre à sa disposition lorsqu'elle désirerait rentrer à l'Hôtel Belle-Vue. Elle accepta l'offre aussi simplement et spontanément qu'elle lui était faite ; elle arriva devant la porte de l'Hôtel avec un pompier casqué, sanglé dans sa tunique dont les manches portaient les galons d'or de sergent-major, dont elle ignorait la qualité.

— Avant de nous quitter, que pourrais-je vous offrir comme souvenir de votre complaisance ? dit aimablement l'impératrice.

— Je vais quelquefois à Paris et je ne sais si j'ose, Madame, vous demander une faveur, celle de pouvoir consulter dans les bibliothèques impériales certains ouvrages, imprimés ou manuscrits qu'on ne livre pas au public.

— Mais, Monsieur, vous me voyez au comble de la surprise !... une telle demande de la part d'un pompier !...

— A Paris, sans doute, Madame ; mais en Suisse tout homme est soldat et... pompier s'il

le faut : pour moi, à côté de ces deux postes, je suis bibliothécaire de la ville.

— Maintenant, je comprends et je vous prie de vous adresser directement à moi, aux Tuileries, lorsque vous viendrez à Paris : les portes les plus inaccessibles vous seront ouvertes par une carte que je vous remettrai.

Ce n'est que plus tard que l'on apprit le fait ci-dessus : il s'était produit à la suite de cet ordre de l'impératrice à sa garde :

— Veillez à être utiles et ne vous inquiétez pas de moi !

Un mois plus tard, soit le 19 septembre, l'un des docteurs de Neuchâtel oui, à côté de ceux de Paris, avait soigné les nobles blessées, fut prié de reconduire celles-ci, bien rétablies, dans leur pays. A cette occasion, il reçut de l'empereur la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, et ce fut l'impératrice qui l'attacha elle-même sur la poitrine du docteur.

A quoi l'on peut ajouter que la charmante souveraine de France avait remis lors de l'incendie deux mille francs à l'artisan sinistré et quatre mille aux autorités communales pour de bonnes œuvres.

Qui aurait pu prévoir alors que toute l'opulence de la Cour française allait, cinq ans après sombrer dans la déroute de Sedan et dans le délire sanguinaire de la Commune ?

Et pourtant, la réalité est qu'au bout de ces cinq ans, une étoile manquait au firmament des rois, étoile filante : « Napoléon » ! C. R.

LE VIEUX BOUQUET

*Vieux garçon, dans ma chambrette
Je me sens triste et soucieux ;
J'ai, pour égayer ma retraite,
Un trésor que je cache aux yeux.
Ce trésor, — puisqu'en cette vie,
A mes jours tout près de finir,
L'espérance, hélas ! est ravie, —
Ce trésor, c'est le souvenir !*

Refrain :

*Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées,
Nous vieillirons sans nous quitter jamais
Car votre aspect, après bien des années
Me parle encor du doux temps où j'aimais.*

*Cher bouquet, si le temps profane
Tout ce qui rayonne ici-bas,
Si toute fleur bientôt se passe,
Le cœur, lui, ne se fane pas ;
Je me vois encore auprès d'elle,
Son regard souriant au mien !
Ah ! Mon Dieu, qu'elle était belle,
Et surtout, qu'elle m'aimait bien !*

*Mais hélas ; en vain je l'oublie,
Chaque jour le destin muet
Arrache une page à ma vie,
Une fleur à mon vieux bouquet !
Et bientôt, de tous deux peut-être
Il ne restera rien, hélas !
Mais, Destin, tu es le maître
Et tant que l'heure ne vient pas...*

Réplique. — Mlle Anna est à marier. Sa mère pousse un homme riche, qui a près de quarante ans et qui est loin d'être beau.

Mademoiselle préfère un officier, qui n'a pas l'air d'être riche, mais qui est un très joli garçon.

— Chère enfant, dit la maman, la beauté passe.

— Oui, répliqua la petite, mais la laideur reste.

Alors !! — Un individu est renvoyé pour un fait quelconque devant le tribunal de Lausanne. Le président interroge la femme du prévenu, citée comme témoin :

— Votre mari est-il buveur ?

— Oh ! non, Monsieur le président ; il ne boit que du rouge.

AU TEMPS DES TRUITES

AUJOURD'HUI, c'est dimanche, le ciel est bas et la pluie tombe. Durant les premiers beaux jours, ils ont roulé les blés, transporté le fumier, semé les avoines et passé la herse à prairie.

Et, maintenant, il semble que l'hiver soit re-